

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 26

Artikel: Le Diable des Alpes : nouvelle suisse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179391>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et à la patrie suisse. En cas de guerre, ils seront peut-être les premiers à courir au feu pour défendre notre sol contre l'étranger, mais il n'existe pas entre eux et nous des rapports plus intimes que ceux que nous entretenons avec nos Confédérés des cantons de la Suisse romande.

Nous sommes groupés sous la même bannière, que nous chérissons également, nous la voulons exempte de toute souillure, mais ..., nous n'avons pas le même passé et cela suffit pour empêcher une fusion désirable qui ne peut être que l'œuvre du temps.

Ceci ne doit être pris que dans un sens général.

Pour la plupart, les Carougeois travaillent à Genève et y possèdent des amis sincères et dévoués. Les liens de famille entre les deux villes sont fréquents; on s'aime individuellement autant que si l'on avait la même histoire, mais, collectivement et sans se l'avouer peut-être, les Carougeois nous portent envie, et nous.... nous leur en voulons un peu de n'être pas assez Genevois.

Comme ce qui nous reste encore à dire nous entraînerait trop loin aujourd'hui, nous renvoyons le lecteur qui veut bien nous accompagner dans nos excursions, à une prochaine causerie.

Y.

Aux grands journaux le récit des grands événements, la description des fêtes splendides; aux modestes feuilles, comme le *Conteur vaudois*, de rappeler les simples réunions dans lesquelles les besoins du cœur trouvent cependant leur franche expansion.

C'était mardi soir, aux environs de dix heures, que deux sociétés, l'une de chant, l'*Union chorale*, l'autre de musique instrumentale, la *Jeune Lyre*, se rendaient, flambeaux en tête, rue Haldimand, pour donner une sérénade à M. Hössli, leur habile et dévoué directeur.

Rien de plus sympathique que cette charmante manifestation; aussi, lorsque l'artiste a pris la parole pour applaudir au développement de la musique et du chant populaire, puis remercier ses élèves, il l'a fait avec une loyale émotion qui, du reste, est toujours le résultat de beaux et bons sentiments. M. Hössli, on le comprenait, était heureux, presque fier (il avait bien raison de ne pas le cacher), de l'ovation dont il était l'objet. Après avoir travaillé avec ardeur et intelligence à la réalisation d'un noble but, il l'a obtenu, et certainement il doit être satisfait.

Le sociétaire qui lui a répondu a parlé avec tact et délicatesse; mais, dans chacune des paroles qu'il prononçait, perçait la reconnaissance et l'affection qui résultent de la simultanéité des efforts et des progrès acquis.

Je suis convaincu que chacun des assistants a emporté, de cette petite fête, l'appréciation que je me permets et que tous font des vœux pour que de nouvelles et légitimes couronnes viennent récompenser professeurs et élèves de leur amour pour le noble art de la musique.

(*Communiqué.*)

Nous nous associons avec grand plaisir aux lignes qui précèdent et nous nous empressons de les compléter en ajoutant que M. de Senger a eu aussi sa

bonne part de l'ovation sympathique de l'*Union chorale*. De la rue Haldimand, et emmenant avec lui M. Hössli, le joyeux cortège s'est rendu sous les fenêtres de M. de Senger, pour lui témoigner combien son talent distingué, son zèle infatigable, son entier dévouement aux sociétés qu'il dirige lui ont attiré l'estime et la reconnaissance de tous les amis de l'art. Là, par quelques paroles empreintes de la plus sincère émotion, M. de Senger a exprimé toute sa reconnaissance pour les témoignages de vive gratitude dont il était entouré dans ce pays qui lui devenait de jour en jour plus cher. Comme son collègue, M. Hössli, il a fait ressortir l'heureuse influence de la musique, qui développe en nous le goût du beau, élève la pensée et adoucit les mœurs. Son vœu le plus cher est le perfectionnement de cet art, auquel il voudra tous ses efforts.

M. Tapernoux a répondu par de chaleureuses paroles, après quoi le cortège a pris le chemin de *Beau-Séjour*, où la *Jeune Lyre*, alternant avec les chœurs, a entretenu la joie dans cette charmante fête, présidée par deux aimables sœurs, l'*affection* et la *reconnaissance*.

L. M.

Le Diable des Alpes.

NOUVELLE SUISSE.

Vers le milieu du quinzième siècle vivait, dans une ville du Pays de Vaud, alors sous la domination des ducs de Savoie, un bon bourgeois, qui, après avoir acquis une petite fortune dans le commerce, mettait tous ses soins à l'éducation de ses enfants. L'aîné de ses fils, nommé Ludwig, fut destiné à prendre l'état de médecin; ses habitudes réfléchies, son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et son désir d'embrasser un profession utile, rendirent facile sa déférence aux vœux des auteurs de ses jours; ses travaux furent donc dirigés vers ce but. Il se rendit à l'université de Paris, l'une des plus célèbres du temps, et comme dans les petites villes le peu de ressources nécessite l'accumulation de plusieurs industries, le jeune homme joignit à l'étude de la médecine celle de la chirurgie et de la pharmacie. Son imagination, un peu exaltée, le porta à s'occuper aussi de la chimie. Cette science, fort peu avancée alors, était entachée de toutes les folies de la cabale. On l'employait à chercher la pierre philosophale, la panacée universelle, etc.; on appelait la magie à son secours, et l'on faisait grand fonds sur les esprits infernaux qu'elle évoquait. Mais ne rions pas trop des faiblesses de nos aïeux; il ne serait pas trop difficile de trouver encore de nos jours des chercheurs d'or et de recettes; le malin esprit lui-même n'est point tout à fait détrôné.

Ludwig, à son retour de l'université, était trop jeune pour débuter avec succès dans la pratique de son art. Un médecin imberbe (une belle barbe fourrée valait alors un diplôme), un médecin, dis-je, privé de ce respectable ornement et qui n'était pas encore marié, n'aurait fait qu'une médiocre figure dans le monde. En attendant que la barbe lui vînt et qu'il put songer à se mettre en ménage, on tint un conseil de famille et l'on décida que Ludwig apprendrait la langue allemande, à cause de la proximité de Fribourg et du Valais, où le docteur pourrait être appelé lorsque sa réputation serait faite. Mais comme l'allemand y était corrompu par le mélange de la langue romande, on résolut de donner la préférence aux élégantes tournures de l'allemand bernois. En conséquence, on fit ce qu'on fait encore de nos jours, on proposa un échange de jeunes gens. Ludwig fut envoyé chez un respectable magistrat de Berne, qui, en retour, fit partir son fils pour le Pays de Vaud, où l'on promettait de le mettre en état de parler bientôt le bon français.

Le jeune docteur ne tarda pas à se trouver tout à fait bien chez son vieil hôte, M. Wittembach. Quoique le Bernois fût imbû

de préjugés aristocratiques et qu'un simple médecin vaudois lui paraît fort au-dessous du moindre membre de la magistrature bernoise, il faisait grand cas des talents ou de la fortune noblement acquise. Il n'eût pas consenti à donner sa fille à un sujet savoyard, mais il se fût bien gardé de lui faire sentir sa supériorité dès qu'il trouvait en lui un de ces titres à son estime. Ludwig n'eût pas riche, mais plein de mérite; sa réputation scientifique était faite; il fut donc reçu et traité comme un fils.

M. Wittembach avait deux enfants, un fils et une fille. Aloïse, jeune et timide, attirait les premiers regards par des traits agréables et la taille la plus avantageuse; mais plus on la connaît, plus on trouvait son âme en harmonie avec sa beauté. Chaque regard laissait deviner quelque noble sentiment; chaque parole accusait un bon cœur et un esprit juste; chaque nuance dans le son de sa voix portait l'empreinte de la sensibilité. Sa modeste réserve imposait plus que ne l'aurait fait l'orgueil, et quoiqu'elle eût de la fierté dans le caractère, son ton et ses paroles avaient tant de grâce, que la sympathie l'emportait encore sur le respect qu'elle inspirait.

Ludwig avait un cœur aimant; son séjour à l'université n'en avait pas terni la pureté; il ne put longtemps habiter sous le même toit qu'Aloïse sans éprouver pour elle un sentiment plus vif que celui de la simple bienveillance. Il n'eut garde, cependant, de laisser entrevoir sa naissante passion. L'espérance d'obtenir sa main ne pouvait entrer dans son esprit. L'absence de toute fortune rendait impossible un établissement de ce genre, et les idées aristocratiques du bon Bernois étaient un obstacle plus insurmontable encore. Ludwig était trop délicat pour songer à faire partager à la jeune Aloïse un sentiment dont les suites ne pouvaient qu'être malheureuses; mais son imagination ardente et sa sensibilité étaient plus fortes que sa raison lorsqu'elle lui conseillait de surmonter un amour sans espoir. Tous ses efforts ne servaient qu'à irriter sa passion. Jamais il ne lui vint dans l'esprit d'oser la déclarer, mais tout la trahissait, et si la jeune Aloïse eût possédé un plus grande expérience du cœur humain, il lui eût été facile d'interpréter la conduite et les paroles de son commensal. Plus elle apprenait à le connaître, plus elle lui manifestait de bienveillance et d'amitié; les attentions soutenues de Ludwig la touchaient vivement, et elle ne se lassait point de lui dire combien elle était heureuse de trouver dans le remplaçant de son frère des rapports qui lui étaient si doux; mais ces expressions amicales augmentaient le malheur de Ludwig. Quelquefois il croyait entrevoir plus que de la bienveillance dans les manières d'Aloïse; il lui semblait que s'il était aimé, l'impossibilité d'une union lui paraîtrait moins affreuse; mais aussitôt il repoussait avec force la tentation de se déclarer et suppliait le ciel de laisser Aloïse jouir du bonheur de son indifférence.

M. Wittembach était plus clairvoyant que sa fille; l'expérience de l'âge et la prudence paternelle lui tenaient les yeux ouverts. Il gardait Aloïse à vue, et le prix qu'il mettait à la placer convenablement dans le monde, étendait sa vigilance sur tous ses alentours. Il ne put longtemps rester en doute sur la nature des sentiments de son jeune pensionnaire; il en fut peiné par amour pour Ludwig, mais sachant qu'une telle passion, semblable à un mal contagieux, ne se manifeste guère sans se communiquer, il sentit la nécessité d'écartier le jeune homme avant que sa fille partageât les mêmes sentiments. Bon observateur, il sut apprécier la réserve de Ludwig et ses efforts pour se vaincre; bon moraliste, il ne crut pas devoir s'y fier trop longtemps: il résolut donc de rappeler son fils. Le jeune médecin avait d'ailleurs fait des progrès étonnantes dans la langue allemande à force de causer avec Aloïse, et la prolongation de son séjour à Berne demeurait sans prétexte. — Il fallut donc se séparer; rien ne saurait décrire le désespoir concentré du malheureux Ludwig; d'abondantes larmes coulèrent lorsqu'il embrassa le vieillard, mais son œil redévint sec lorsque d'une main tremblante il serra la main de son amie. Au moment du départ elle lui remit une chaîne qu'elle avait tressée; il ne put proférer une parole pour lui témoigner sa reconnaissance; mais il porta à ses lèvres et contre son cœur le souvenir précieux de son Aloïse, et trop faible pour soutenir plus longtemps cette pénible scène, il s'échappa avec la rapidité de l'éclair, se rendit au fond d'un bosquet où se trouvait le pavillon cheri de la jeune Bernoise, et resta quelques minutes

étendu, presque sans connaissance, sur le banc de gazon qui avait été témoin de plus heureux jours. Enfin il revint à lui et fit un dernier effort pour partir, après que le vieillard attendri lui eût donné sa bénédiction.

(*La suite au prochain numéro.*)

On remarquait, à l'entrée de la Grenette, décorée pour la fête des carabiniers, le quatrain suivant :

Carabinier, sur toi, soldat *vraiment* d'élite,
Le pays peut placer son *plus ferme* soutien.
Au combat, l'ennemi connaîtra ton mérite,
A la paix, le canton son *meilleur* citoyen.

A la lecture de ces vers on se demande tout naturellement : « Comment diantre faut-il faire pour être » bon citoyen sans être carabinier?... »

La question, paraît-il, n'est pas des plus faciles à résoudre.

D'un autre côté, cependant, il est possible d'être bon soldat sans être carabinier, car, pendant la fête, le service de garde, à la Ponthaise et sur la Riponne, a été fait, nous assure-t-on, par des recrues de la caserne. De simples soldats de l'infanterie veillaient sur la fête des carabiniers!...

Un propriétaire d'une charmante campagne au bord du lac étant très ennuyé de voir qu'à plusieurs fois déjà les eaux avaient rejeté des cadavres de noyés sur un beau verger près de sa maison, fit placer en cet endroit, contre le pied d'un grand arbre, la défense suivante :

Défense de se noyer ici par imprudence ou par accident, sous peine de six francs d'amende.

En attendant la reprise de la séance du tribunal un avocat, qui n'était pas de première force, discutait, dans la salle des pas-perdus, une question de droit pénal avec un membre du jury. Ce dernier, répliquant avec bon sens et connaissance de cause, mettait quelquefois l'avocat dans un singulier embarras; aussi ce dernier, à bout d'arguments, lui dit impatienté :

— Vous direz tout ce que vous voudrez, mais je suis à cheval sur le code.

— Ah! répondit le juré, il est bien dangereux de monter une bête qu'on ne connaît pas.

Voici ce qu'ont inventé deux industriels de Blaye (Gironde), établis dans une même maison, en face du débarcadère.

L'un tient un restaurant au rez-de-chaussée, l'autre est coiffeur au premier et unique étage de la maison.

La façade n'offre de surface que pour une seule enseigne: il fallait réunir les deux industries sur une seule planche.

Le restaurateur, premier occupant, voulut figurer en tête :

Voici ce qu'on lit sur la dite enseigne :

ICI ON TREMPE LA SOUPE POUR 30 CENTIMES.

ON COUPE LES CHEVEUX AU-DESSUS.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.